

Bertrand RUSSELL

Essais impopulaires

RUSSELL, Bertrand, *Essais impopulaires / Unpopular Essays*. (1921, note). Traduction de Bernard Kreise. Paris. Les Belles lettres. 2024. 217 pages.

Le recueil rassemble des textes jusqu'alors inédits en français. Dans sa préface, Russell explique le titre : des critiques lui ayant reproché des parties difficiles à comprendre, alors qu'il avait déclaré écrire, non seulement pour les philosophes, mais pour le public éduqué, ces essais ne sont pas populaires, il les qualifie donc d'« impopulaires » pour ne pas tromper les lecteurs. Dans la plupart des textes, il rend compte de l'opinion des grands philosophes, de façon chronologique, avant d'opposer à leurs considérations erronées, son point de vue.

Dans sa conférence intitulée « Philosophie et politique », Russell donne sa définition de la philosophie et souligne le danger de l'instrumentalisation de la première par la seconde et le fait que les opinions éthiques, formulées pour concilier la vie sociale avec les désirs individuels, ont des conséquences politiques, les idéologies étant la forme moderne de la religion. Pour les profanes, il considère que la philosophie – étymologiquement, l'amour de la sagesse – peut leur permettre une compréhension théorique du monde afin d'opter pour la meilleure façon de vivre. Les points sur lesquels il revient sans cesse, comme dans ses *Essais sceptiques*, sont la critique de la philosophie et des philosophes et l'avenir de l'humanité.

Il développe le premier point, principalement dans « Arrière-pensées des philosophies », « Avoir un état d'esprit moderne » et « La vertu supérieure de l'opprimé », textes dans lesquels sa savoureuse ironie par antiphrase se déploie, avant de se déchaîner dans « Un aperçu des fadaïses intellectuelles », son texte le plus long. Selon lui, la philosophie est obscure, elle exprime trop souvent une « pensée fausse sous l'apparence de la vérité », les « âmes » d'Aristote sont fumeuses, *la République* de Platon est un « pamphlet totalitaire ». Les philosophes en prennent pour leur grade : Descartes a « un tempérament bizarre », Leibnitz répand une « confusion diffuse », Berkeley va jusqu'au « crétinisme » et à « la malhonnêteté intellectuelle », Kant est empêtré avec dieu, Hegel est « si obscur qu'aucun amateur ne pouvait espérer le comprendre » (66), lui et son « fatras d'inepties » – on se demande comment il aurait exécuté Musil ... Russell exècre le dogmatisme que ce soit la scolastique, le marxisme ou le fascisme, « fausses croyances sur des éléments factuels ». Il stigmatise aussi « la mode contemporaine du mépris pour le passé ». En revanche, il déclare adhérer à « la théorie empiriste de la connaissance » – Démocrite, Locke – qui soutient la liberté, la tolérance et la lutte contre tout absolutisme. Il considère que le rôle de l'enseignant est primordial pour la formation des enfants et qu'il doit s'inscrire dans cet esprit de tolérance et de respect.

Sur le thème de « L'Avenir de l'humanité », Russell, dans le rôle de madame Soleil qu'il semble affectionner, fait des prédictions hasardeuses. Il a un sentiment aigu des dangers que la technique – bombe atomique, automatisation – fait courir à l'humanité. Son idée favorite est celle « d'un gouvernement mondial (...) préférable à l'anarchie actuelle », qui en finirait avec la domination du plus fort.

Cette réflexion est celle d'un philosophe moraliste, qui a fait de la prison pour avoir exprimé des opinions non conformes et participé à des manifestations pacifistes. Russell ne rumine pas en chambre : son cœur bat au rythme du monde et il aborde donc, parfois très brièvement, un nombre infini de thèmes – mort en 1970, il ne parle pas des travaux scientifiques sur l'écologie, le rapport Meadows datant de 1972, mais son opinion se laisse deviner. Il déclare : « Trois passions, simples et extrêmement fortes, ont gouverné ma vie : la recherche passionnée de l'amour, la quête du savoir et une douloureuse pitié devant la souffrance de l'humanité. » Que dire ? « Mon semblable, mon frère » ...

Citations

« La philosophie, dans son sens historique courant, est le résultat d'une tentative de produire une synthèse de la science et de la religion, ou, de façon peut-être plus exacte, de combiner une doctrine relative à la nature de l'univers et à la place de l'homme dans celui-ci, avec une éthique pratique lui inculquant ce que l'on considère comme la meilleure façon de vivre. » p. 11

« L'indépendance d'esprit et l'objectivité, l'une et l'autre dans le domaine de la pensée et des sentiments, ont été historiquement mais pas logiquement associées à certaines croyances traditionnelles ; les préserver sans ces croyances est une tâche à la fois possible et importante. Un certain degré de solitude, aussi bien dans l'espace que dans le temps est essentiel pour générer l'indépendance requise pour le travail le plus important. (...) Nous souffrons non pas du déclin des croyances théologiques, mais de la perte de la solitude. » p. 84

Note. 1921 est la date indiquée. L'éditeur précise les dates de certains essais postérieurs. Cependant, plusieurs essais, non datés, donc supposés de 1921, sont largement postérieurs, puisque dans le corps même du texte, Russell indique une l'année : « après 1940 », par exemple.